

Zeitschrift: Schutz und Wehr : Zeitschrift der Gesamtverteidigung = revue pour les problèmes relatifs à la défense intégrale = rivista della difesa integrale
Herausgeber: Schweizerische Luftschutz-Offiziersgesellschaft; Schweizerische Gesellschaft der Offiziere des Territorialdienstes
Band: 35 (1969)
Heft: 9-10

Vereinsnachrichten: SGOT : Schweiz. Gesellschaft der Offiziere des Territorialdienstes

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lu dans la presse:

Patrouille dans les rizières

Par Alexandre Casella

«Attention, il y a un trou!» Sur vingt mètres la diguette, haute de trente centimètres, large de cinquante, a été emportée et a fait place à une longue flaque d'eau fangeuse. Nous avançons lentement, tâtant le terrain du pied, la boue jusqu'à mi-cuisse et l'eau jusqu'à la poitrine. Le soldat qui progresse devant moi a levé les bras, tenant son fusil d'assaut d'une main et ses chargeurs de l'autre. Arrivé à l'autre bord, c'est l'embouteillage. Pour remonter il faut se hisser à force de poignet hors de ce magma gluant et putride en prenant appui sur les mottes de glaise qui se fondent en de longues traînées grasses et fétides.

Doucement, à bout de bras, on passe les fusils mitrailleurs et le mortier. La colonne s'est arrêtée. A cent mètres, l'homme de pointe, plié en deux sur son M 16, avance encore à petits pas. Derrière moi, l'arrière-garde, une demi-douzaine d'hommes, est venue buter contre le petit groupe qui patauge dans la vase.

«Gardez vos distances!», hurla le lieutenant, «et dégrouillez-vous».

Nous marchons dans la rizière depuis trois heures sous un soleil de plomb. La monotonie du paysage, une plaine infinie se perdant à l'horizon dans une légère brume, est interrompue ici et là par des bosquets d'arbres, des futaies où se mêlent le bambou et le bananier et où nichent des hameaux, ou plutôt ce qu'il en reste. Cela aurait pu être le fin fond du delta et nous ne sommes qu'à cinq kilomètres de Saigon.

J'étais parti ce matin-là avec une section, trente hommes et un lieutenant de 22 ans appartenant à la 199^e brigade légère d'infanterie, chargée de défendre les approches sud de Saigon. Le QG de la brigade est situé dans une vieille fabrique de filets de pêche sur la route de My Tho. Une fois par semaine, le propriétaire, auquel l'armée américaine paye un loyer exorbitant et qui aurait été incapable dans la situation actuelle de faire marcher son usine, vient inspecter ses machines d'un œil mauvais.

Le reste de la brigade — cinq mille hommes en tout — est dispersé dans un rayon de cinq kilomètres et vit qui dans des blockhaus en terre ou en madriers, qui dans les ruines d'une pagode, qui dans des tentes avec des sacs de sable autour.

Le matin donc nous sommes partis, à pied, par une route défoncée, en faisant des plaisanteries et en traînant la savate. Et puis, tout à coup, les visages se sont fermés. La route a continué tout droit; la section elle, a tourné à droite et on est descendu dans la rizière. Trente hommes, cinq mètres entre chaque homme, à la file indienne, cela fait une sorte de serpent de cent cinquante mètres. En tête l'homme de pointe, le sacrifié si l'on veut, puis trois hommes, le lance-grenades, le FM, encore trois hommes, le

mortier, le radio, le chef de section, un autre radio, encore un lance-grenades, et encore un FM à l'arrière-garde.

La rizière, c'est un échiquier avec des milliers de petites digues, enserrant des flaques d'eau dont il n'y en a pas deux qui ont la même forme ou la même superficie. Pour que le riz, qui pousse dans l'eau, arrive à maturité, il faut que le niveau de l'eau soit toujours optimum. Pour y arriver, le paysan, par un savant jeu d'écluses et de petits canaux, évacue le trop-plein ou au contraire alimente son champ. Cette eau se confond avec la terre et les excréments humains, seul engrais utilisé; en un magma millénaire, qui est un peu le corps du Vietnam. Et c'est bien à juste titre que l'on parle de civilisations hydrauliques.

Le Vietcong, incrusté dans la rizière

Or, dans la rizière, le Vietcong est dans son élément. Il ne s'y cache pas, il s'y enfonce, il s'y incruste, il fait corps avec la vase. Il n'est évidemment pas question de creuser des galeries. Alors il vit dans des trous où l'on accède par un siphon. Il se taille des cachettes dans les bancs des canaux, parmi les racines des mangliers, il s'enfonce dans la boue, se recouvre de son chapeau de paillet et respire par un bambou. Il profite de chaque fossé, de chaque touffe d'arbre, de chaque remblai.

Pour progresser dans la rizière il y a deux méthodes; elles sont toutes les deux mauvaises. La première consiste à avancer sur un front. Cent hommes avec des éclaireurs devant et sur les côtés. Pour cela il faut descendre dans la boue, ce qui ralentit terriblement. D'autre part, bien qu'elle soit plate, la rizière n'est pas un désert. Il y a des touffes d'arbres, des remblais, des hameaux, toutes choses qui limitent le champ de vision. Le résultat est que si une troupe est trop dispersée, les hommes risquent de se faire cueillir un à un; s'ils sont trop rapprochés, ils offrent une cible facile, d'autant plus que la vase dans laquelle ils pataugent les empêche de se déplacer rapidement.

La deuxième méthode, c'est d'avancer à la file indienne, en marchant sur les diguettes. On a évidemment plus de chances de sauter sur une mine, mais on avance beaucoup plus vite; l'important c'est de garder un écart minimum entre chaque homme. D'ailleurs les Vietcongs avaient mis au point un système qui réussissait presque toujours contre les troupes de Saigon qui ne se dispersaient jamais assez. Imaginez cinquante mètres de diguette avec trente hommes dessus. A trois cents mètres à angle droit, le Vietcong a placé en batterie une mitrailleuse qui ouvre le feu. A cette distance, le tir est imprécis mais il est tout de même assez dense pour que les gouvernementaux se réfugient tous de l'autre côté de

la digue. C'est exactement ce que les Vietcongs ont prévu; ils ont en effet placé une deuxième mitrailleuse qui prend la digue en enfilade et en trente secondes l'affaire est terminée.

Cela, avec les hommes de la 199e, ne réussit évidemment pas. Non seulement ce sont de vieux routiers mais encore, contrairement à une politique qui consistait à déplacer les troupes chaque trois semaines, ils sont en place depuis six mois. Ils connaissent chaque trou, chaque bosquet, chaque hameau. Et ils patrouillent, quinze hommes, vingt hommes, nuit après nuit, jour après jour, fouinant, ou en embuscade, pendant des heures, l'eau jusqu'au cou. A une échelle de quelques kilomètres carrés, c'est une nouvelle guerre du Vietnam, et elle porte ses fruits. Oh, pas grand-chose, rien qui fasse la une des journaux, mais des «contacts», de petits accrochages, des cachettes que l'on découvre. Toutes choses qui finalement gênent beaucoup les Vietcongs. Or cette «petite guerre», contraire à toutes les traditions américaines, elle a été imposée à Washington par le Tet, le départ de Westmoreland et la Conférence de Paris. (Journal de Genève)

Unités territoriales en Yougoslavie

Nous lisons dans la «Gazette de Lausanne» l'entrefilet suivant: «Les unités de défense territoriale yougoslave, créées après l'invasion de la Tchécoslovaquie, en août dernier, ont récemment acheté des armes pour une valeur totale de quatre millions de dollars, annonce, samedi, le quotidien «Borba», de Belgrade. Le journal ajoute que des armes d'une valeur de sept millions de dollars sont commandées pour ces unités, qui comprennent des groupes d'ouvriers ou d'étudiants volontaires. Les unités de défense territoriale, qui doivent pouvoir entrer en action dans les heures suivant une invasion de n'importe quelle région du pays, peuvent acheter des fusils, des pistolets, des armes automatiques, ainsi que des bazookas, des fusées, des canons antichars et des pièces d'artillerie. Jusqu'à présent, la valeur des armes fabriquées pour ces unités atteint un total de 29 millions de dollars.»

Neuaufgabe:

Handbuch WK-Unterlagen der LOG Basel, September 1969

-it. Eine Gruppe von Offizieren der Sektion Basel hat dieses Handbuch zusammengestellt. Die erste Ausgabe war ein Erfolg. Somit kann eine Neuaufgabe erfolgen. Der Inhalt ist übersichtlicher gestaltet. Er gliedert sich in vier Hauptabschnitte.

Der erste Teil enthält das Stoffprogramm für die Ausbildung im Wiederholungskurs. Als Grundlage dienen die Ausbildungsvorschriften der ALST, gültig für die Rekrutenschulen. Sie wurden auf die Bedürfnisse und Möglichkeiten der Wiederholungskurse zugeschnitten. Ihre Anwendung vereinfacht den Bataillons- und Einheitskommandanten die WK-Vorbereitung. Die Ausarbeitung eigener Stoffprogramme erübrigt sich. Dafür sind die Ausbildungsschwerpunkte festzulegen, vom Bataillonskommandanten pro Woche, vom Einheitskommandanten pro Tag.

Der zweite Teil enthält Beispiele für die Gestaltung der Ausbildung in den Randzeiten, auf dem Kompaniarbeitsplatz. Während der Einheitskommandant das Kader der Einsatzzüge ausbildet, arbeitet die Kp unter Anleitung des Kadern des Kommandozuges. Nach Bedarf können zur Unterstützung Offiziere des Bataillonsstabes beigezogen werden. Dieses System

bewährt sich vor allem, wenn die englische Arbeitszeit eingehalten wird.

Der dritte Abschnitt enthält die Daten und Pläne für den Bau eines oder mehrerer Übungsschadenfelder. Am besten werden sie mit einem bestehenden Abbruchobjekt zusammengelegt. Ist dies nicht möglich, dann muss das Material gekauft werden. Es empfiehlt sich, das Bauholz nach dem Dienst kompanieweise einzulagern. So kann es von WK zu WK neu verwendet werden. Die acht Stationen des Übungsschadenfeldes werden auf zwei getrennte Zugarbeitsplätze verteilt. Zusammen mit dem Infanterieausbildungsplatz ergeben sich so drei Ausbildungsstationen, die den drei WK-Ausbildungszügen im Turnus zugewiesen werden können.

Der letzte Abschnitt gibt Anregungen für die Infanterie-Ausbildung. Ideal ist es, wenn sie direkt auf dem Gefechtsschiessplatz erfolgen kann. Gelingt dies nicht, wird ein eigentlicher Infanteriearbeitsplatz angelegt. Auch hierfür sind die Angaben so zusammengestellt, dass sie als Grundlage für den Aufbau der Station wie auch als Arbeitsprogramm vom Zugführer übernommen werden können.

Wir wünschen auch der zweiten Ausgabe gute Aufnahme!